

« L'espace »... cet inséparable inconnu !

Réapprendre notre environnement

1. Repérer et se repérer pour connaître nos positions... relatives.

- Se repérer, enjeu de survie pour nos comportements primaires.

Issus de la biologie, nos repérages sensoriels sèment...

- Se repérer en une, deux, ou trois dimensions ?

Quand nos sens découvrent l'espace... de leur vie

- Se repérer et observer dans l'héliosphère... bien sûr !

« Observer » avec les mains, les oreilles ou... les yeux ?

2. Changer de repère... ou de position, par le mouvement.

- Grâce à son articulation, le corps découvre la « vitesse ».

Mobilité biologique et développement du système nerveux

- Pour atteindre cette vitesse, le corps « accélère » !

Quand la vitesse du corps émerge de son propre gradient

- Les mouvements « relativement restreints »... par nos sens !

Comment Einstein s'est restreint à la seule expérience visuelle

3. Et si « l'espace » n'existait pas... ?

- Quand la « situation réelle » se révèle... éphémère !

Repérage sensoriel et limites de toute « réalité présente »

- L'expérience d'une vitesse... rarement consciente !

Adaptation sensorielle et relativité restreinte... à notre culture

- Une conscience sensorielle pour moduler les réactions dans l'espace.

Résistances du corps et adaptations

d'impédance



La notion d'espace fut un enjeu philosophique majeur jusqu'au 18^{ème} siècle, [celui des lumières](#)... mentales. Depuis, des lumières plus artificielles, directement issues de notre révolution industrielle, se sont mises à éclairer des espaces bien plus matérialisés. A tel point que la recherche épistémologique sur le sujet s'est progressivement éteinte, pour laisser place à une recherche de plus en plus... matérialiste !

Nous pourrions nous féliciter chaque jour de ce progrès apparent, in fine technologique donc industriel, si l'espèce humaine en obtenait en retour un véritable bénéfice, en particulier mental, voire philanthropique. Or il n'en est rien, ou... si peu. Pour s'en convaincre, vérifions si d'aventure nos contemporains sont devenus plus satisfaits psychologiquement, plus épanouis au quotidien, et si nos relations sociales et culturelles se sont enrichies. Notre culture contemporaine, dont la scientifique, se satisfait ainsi d'une conception spatiale sujette à caution. Le doute sur « l'espace évident » est donc permis. Ce doute est d'autant plus encouragé par NW Science que nos expériences, tant physiques que mentales, ont toutes officiellement été situées en un espace extérieur unique, dont l'accès est très souvent enseigné... en dépit du « bon sens » !

Cette publication aborde **le sujet scientifique le plus fondamental qui soit** : dans quels environnements se réalisent nos expériences corporelles, comment les observer, et quel degré de « réalité » possèdent-elles en ces milieux ? En d'autres termes, nous allons ici vérifier si les espaces auxquels nous nous référons pour nos expériences sont bien ceux que nous prétendons, ou non. Nous allons également pouvoir confirmer ou infirmer la justesse, voire même la réalité objective des observations scientifiques et, tout autant, celles des mesures réalisées par nos outils... de mesure. A l'issue de cette nouvelle approche de « l'espace », nous pourrions alors mieux situer chacune de nos expériences, puis évacuer certains postulats et croyances inutiles de « la » science moderne, et ainsi ne plus imposer aux non initiés de pseudo-savants concepts, tels que : « l'univers-bloc », des « constantes universelles », des « multivers », ..., ou encore une « célérité absolue ».

Chers amis lecteurs, nous vous encourageons à poursuivre ce travail indispensable au progrès de la science, qui consiste à nous dépoussiérer des idées toutes faites, des notions « qui vont de soi », des évidences. Donc à persévérer dans notre rénovation d'une science restée dogmatique, immuable car inscrite dans **la « bible des histoires savantes » !**

Vous l'aurez certainement perçu, cette publication consacrée à « l'espace » induira inévitablement le doute sur la [méthode scientifique](#) en vigueur au sein des centres de recherche, des universités, ..., de notre société humaine en général. Nous pourrions bientôt vérifier également que ce doute, de nature fondamentale et épistémologique, n'est pas tout à fait celui de René Descartes, mais présente cependant de fortes analogies avec son « [doute hyperbolique](#) ». A ceci près, Descartes a vanté les mérites de cette démarche,... en ne l'appliquant pas toujours lui-même. Tel ne sera pas le cas de [NW Science](#), qui ne cesse de soumettre à la critique ses concepts novateurs. Comment ? Avec ce simple mais permanent « **pourquoi ?** » (parfois associé d'un « **comment ?** »). Un pourquoi sans répit, un pourquoi libre de toute **vérité culturelle**, un pourquoi éveillé qui cherche aux tréfonds de soi l'inconnue, *in fine* **pour découvrir... ce qui ne l'était pas encore !**



1) Repérer et se repérer pour connaître nos positions... relatives.

. **Se repérer, enjeu de survie pour nos comportements primaires** (*Issus de la biologie, nos repérages sensoriels... sèment leurs territoires !*).

Si nous puisons dans nos mémoires les plus primitives, bien avant notre « âge de raison », il est assez facile de se réapproprier nos premiers réflexes de repérage, motivés par une survie de nature 100% biologique. Telle s'est construite notre structure reptilienne, de comportement enfantin et individualiste (Cf. *publication précédente*). Avant même de pouvoir expérimenter quoi que ce soit, donc de vivre, il nous fallait les ingrédients nécessaires à la poursuite de notre « état » corporel. Et cet état (de fait) impose au corps physique un accès primordial à de la nourriture, a minima à du carburant, ici biologique. Cet accès impérieux, en particulier sous sa dynamique darwinienne, sélectionne dès l'origine un développement de type sensoriel, absolument nécessaire pour chercher, puis identifier cette nourriture primitive. Ainsi, quand le corps naissant acquiert une première conscience de sa « situation » physique, cela signifie qu'il possède aussitôt une première capacité pour repérer tout nouvel objectif de son environnement, et simultanément pour se repérer (*relativement à ce dernier*).

Sans parcourir ici la **genèse sensorielle** de notre développement corporel (Cf. *article 5*), comprenons simplement que chacun de nous, dès sa sortie à l'air « libre », a par nécessité vitale acquis ses premiers outils sensoriels de repérage... spatial. Dans un environnement originel très maternel, puis de plus en plus ouvert. Cet apprentissage primitif, alors *engrammé* au niveau corporel le plus fondamental, permet immédiatement au corps de s'inscrire parmi « son » nouveau territoire. C'est ainsi que chaque univers sensoriel prend forme pour tout corps ayant accès à la « zone sensorielle », à « l'atmosphère » qui lui correspond. Cela signifie également que chacune de nos fonctions, de proche en proche, s'est ainsi développée, exclusivement en relation avec un environnement qui lui est spécifique. La densité de la terre fut participa à la création de notre sens du toucher, l'eau permit le développement du goûter, l'air celui de l'olfaction et de l'ouïe, et l'héliosphère participe à celui de la vision.

. Se repérer en une, deux, ou trois dimensions ? (*Quand nos sens découvrent l'espace... de leur vie*).

Il est un fait vérifiable que chaque organe des sens opère par « visée » sensorielle, dans le but, éventuel, de « capturer » une matière... d'atmosphère compatible. Par exemple, je saisis cette pomme avant de peut-être la croquer, je tends l'oreille vers cette explication pour éventuellement l'assimiler, ... Mais immobile, et à partir d'un seul organe sensoriel, il est impossible d'appréhender l'espace entre deux objets de... matière (*solide, liquide, gazeuse ou solaire*). En effet, pour apprécier une distance sans « bouger » l'organe sensoriel doit pouvoir relativiser un point par rapport à... un autre. Même la seule rotation d'un organe sensoriel unique ne permet pas de percevoir cette distance spatiale. Autrement dit pour relativiser, « dualiser » ces deux positions spatiales, notre fonction sensorielle doit disposer d'une « **différence de potentiel... sensoriel** » !



Et pour capter cette différence de potentiel au sein même de « son » **champ sensoriel**, l'acteur sensoriel, compatible à cette atmosphère, n'a que deux alternatives :

- ou il pivote sur lui-même en visant successivement les deux points. Pour cela, il doit alors changer son « **orientation spatiale** », tout en conservant en « mémoire » la position précédente afin de comparer la position relative des deux points. Or cette disposition sensorielle ne fournit pas une réelle différence de potentiel... car elle ne compare pas deux points du « même instant vécu » (*il ne s'agit donc pas de la même réalité vécue – nous y reviendrons au cours de la partie suivante*).
- ou il se dédouble en deux « héli-capteurs sensoriels », afin de capter au même instant les deux points, et ainsi les relativiser symétriquement, au travers de leur différence spatiale de potentiel visuel.

Cette aptitude au dédoublement sensoriel est à la base même de notre appréhension des « dimensions » spatiales. A savoir la capture des distances dans les trois dimensions. Car en effet, **la version officielle de notre perception de la profondeur est erronée** : cette faculté de « capture binoculaire », valable pour chacun de nos sens, concerne toutes les distances in fine relativisées à partir de deux capteurs sensoriels (*de même nature*) - car il s'agit toujours de relativiser deux visées (« *en face, à gauche ou à droite* »). La seule question épistémologique qui ne peut alors se résoudre au travers d'un espace unique (*d'un « monospace »*), reste celle du « pourquoi trois dimensions »... accessibles pour l'espèce humaine. La réponse viendra durant la publication suivante consacrée au « temps ». Dans l'immédiat, comprenons ce qui est essentiel pour « l'espace », qu'il soit de une, deux, ou trois dimensions : l'appropriation immédiate d'une distance spatiale, sans mobilité du corps, nécessite a minima une « **binocularité** » **dimensionnelle**, une dualité fonctionnelle des sens. Et comme la totalité de nos actes, physiques et mentaux, sont initiés par des fonctions sensorielles (Cf. **article 19**), il est maintenant plus facile de comprendre que cette dualité sensorielle est à l'origine de la **latéralisation** des actes animaux... et donc, par intégration inertielle, de celle du corps animal !

Cette compréhension sur l'origine sensorielle de notre « **bilatéralité dimensionnelle** », qui concerne toute la lignée des animaux **bilatériens**, pourrait à terme encourager notre **anthropologie** moderne à revisiter l'évolution des espèces animales. Nous y reviendrons également au cours du prochain article. Mais l'anthropologie conventionnelle n'est pas la seule



science à avoir interpréter de façon approximative la majorité de ses expériences, c'est-à-dire sans tenir compte de la réalité sensorielle vécue par **le seul corps vraiment au centre de toute expérience : celui de l'expérimentateur !**

Pour nous en convaincre, nous allons **revisiter** un exemple des plus flagrants sur la « méthode-à-peu-près » régnant encore sur « la » science moderne depuis... Platon.

. Se repérer et observer dans l'héliosphère,... est-ce bien sûr ? (« Observer » avec les mains, les oreilles ou... les yeux).

Avant de poursuivre notre lecture, rappelons-nous que durant cette première partie nous n'avons évoqué que des expériences figées dans l'espace, donc des « états » pouvant être décrits via des croquis, des figures (*telles que le pratique la science moderne*). Ces états ne concernent que des points, des positions, des repères corporels, et des distances intercorporelles. Jusqu'alors nous avons abordé ces notions spatiales, des plus fondamentales pour nos expériences physiques, mais également sous un angle épistémologique, voire phylogénétique. Cette mise au point est essentielle pour la suite.

Autre rappel épistémologique de taille, qui se vérifie depuis les toutes premières publications NW Science : pour comprendre en soi, découvrir puis exposer des concepts inédits, elle ne s'inspire pas de multiples bibliographies, de théories en place, et ne se base jamais sur des a priori tels que postulats, ou autres axiomes. La pertinence du travail NW Science provient d'une recherche inlassable des fondements les plus... originels et quotidiens possibles, également d'un esprit critique sans relâche. A titre de comparaison, si nous analysons le travail de Kant dans « [Critique de la raison pure](#) », il apparaît très vite que ce célèbre philosophe est resté imprégné de nombreux préjugés religieux, ainsi que d'une épaisse bibliographie culturelle, malheureusement nécessaire à son raisonnement.



D'une façon générale et jusqu'à ce jour, les [philosophes de l'espace et du temps...](#) n'ont que trop philosophé, pour in fine passer à côté de l'essentiel : pouvoir comprendre en eux-mêmes leurs expériences permanentes au sein d'espaces et de temps... réellement vécus par chacun !

Ces mises au point étant posées, venons-en précisément au « fait expérimental » : que nous soyons simplement curieux, physicien, biologiste, ..., ou sociologue, avec quelles fonctions sensorielles pratiquons-nous « réellement » chaque expérience ? Car le maître-mot est bien « expérimentation », en particulier dans le cadre du label « scientifique ». Elle se situe au cœur de tout travail scientifique, et doit prendre en compte les trois critères constitutifs de notre solidité scientifique : théorisation, observation, et reproductibilité. Ce faisant, la méthodologie scientifique en vigueur depuis plusieurs siècles, physicienne en particulier, se fonde sur **une énormissime aberration**. Car les fonctions sensorielles nécessaires pour mettre en œuvre toute expérience (physiquement), pour la théoriser (mentalement), et pour l'observer (visuellement), sont totalement distinctes. Seules exceptions partielles : les « [expériences de pensée](#) » (*malgré la fréquente confusion entre « pensée » et « imagination » - Cf. [Article 4](#)*). Ces trois fonctions sensorielles sont de natures ondulatoires différentes, et les atmosphères auxquelles elles se réfèrent sont donc incompatibles dans leurs relations fondamentales d'espace-temps : « $\lambda.f = C$ » (Cf. [Article 5](#)) ! En effet, cette formulation inhérente à l'expérience ondulatoire espace-temps, de type « longueur d'onde - fréquence », représente fondamentalement la relation la plus présente au sein toute expérimentation,... par nature corporelle. Sans cette relation spatio-temporelle $\lambda.f$, de format dynamique, il ne pourrait être observé d'expérience... en cours. Elle symbolise concrètement ce qu'on a nommé officiellement « interaction », dont [l'interaction élémentaire](#) correspond à une science physique dite « quantique ».

Ainsi, certaines expériences imaginées telles que celles issues des concepts de Platon ([allégorie de la caverne](#)), ou d'Einstein ([paradoxe des jumeaux](#)), seraient réalistes si elles étaient restées confinées dans l'imaginaire... de ceux qui l'ont pratiquée. Or ces scènes imaginées, visuellement, sont ensuite théorisées en pensée parlée, dont la relation $\lambda.f$ ne peut s'approprier au travers du même « niveau sensoriel », ni du même « **coefficient de conversion C** » (*spatialement nommé « célérité » ondulatoire*). Comprenons l'importance de cette différence sur le fond : spatialement, l'unité d'interaction visuelle, ou « **quantum d'expérience** » *observée*, se réalise un million de fois plus rapidement pour l'observateur que pour le penseur... qui tente de formuler par la parole ce qu'il aurait vu ! En quoi cette confusion des sens, entre fonctions visuelles et sonores, est-elle source d'erreurs ? Pour le moment, constatons simplement que durant une seule longueur d'onde sonore émise

pour penser (ou pour parler), un million de longueurs d'onde visuelles sont susceptibles d'être captées (pour une seule dimension spatiale). Autant dire que **la réalité visuelle de l'expérience vécue échappe totalement à « l'entendement » du théoricien !**

Que dire alors de l'interaction physique, ou physiologique, du corps en expérience ? Le « niveau » sensoriel de cette expérience élémentaire s'avère encore plus éloigné de celui de l'observateur. En effet, leurs coefficients de **conversion espace-temps** sont éloignés d'un rapport 10^8 . Ainsi, la réalité visuelle vécue par l'observateur d'une expérience physique échappe à toute conscience physique. Cette énigmatique équation de toute expérience réellement vécue ne peut en fait se résoudre qu'au travers un « convertisseur d'expérience », apte à rendre cohérentes les actions haptiques (de l'expérimentateur), avec la pensée du concepteur (de l'expérience), et simultanément la perception visuelle... de l'observateur. Cet objectif scientifique n'étant pas de mise aujourd'hui, il ne nous reste qu'à constater ce fait incontournable : **en toute rigueur, un observateur ne peut prouver... que sa propre observation !**

Mais un corollaire de ce résultat produit un autre constat, certes plus optimiste, mais que nous connaissons tous déjà dans la « vraie vie » : la seule expérience vraiment réaliste, pour ne pas dire « consciente » (Cf. [Article 14](#)), est celle vécue par l'expérimentateur. Ainsi le trio « théorisation, observation, reproductibilité » n'est pas vraiment un gage de preuve absolue pour une expérience dite scientifique. Mais ce n'est pas tout : nous savons également (Cf. [Article 11](#)) qu'une onde, sensorielle (il s'agit d'un pléonasme !), ne contient



l'information... que de sa propre réalité. Que nous explique cet autre constat ? Comme nous l'expliquons depuis quatre ans, les théories de relativité de Galilée, puis d'Einstein, sont basées sur une grossière erreur conceptuelle. Par exemple, Galilée évoque la vitesse du corps physique, alors qu'il l'analyse avec ses

ondes... visuelles. Par contre la relativité [Doppler](#) est tout à fait réaliste (celle de Fizeau itou), car elle concerne des ondes, des récepteurs et émetteurs de même nature sensorielle.

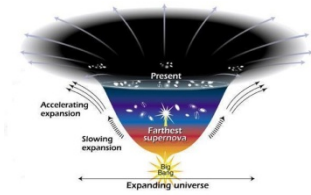
Enfin, revenons à nouveau à plus d'optimisme pour « l'expérimentateur » qui, à bien y réfléchir... concerne chacun de nous au quotidien. En effet, ce personnage que nous sommes chaque jour dispose en lui de multiples « **convertisseurs $\lambda.f$** » de type sensoriel, aptes à corrélérer des images avec des sons, des actes avec ces images, etc. : ces convertisseurs ondulatoires sont par exemple nos ganglions nerveux, relayés par les [nœuds de Ranvier](#) (Cf. [article 14](#)). Mais plus fort encore : du fait de son dédoublement corporel, consécutif à celui des organes sensoriels qu'il sert, et dessert (Cf. *ci-dessus*), notre système nerveux possède un comportement dual, apte à l'appréhension des espaces (*et leurs « dimensions »*). Il en est donc de même pour chacun de nos organes d'interaction spatiale (*sens, membres, etc.*). C'est-à-dire que leur bilatéralité spatiale (*pour chaque espace sensoriel*), leur permet d'appréhender spontanément les distances spatiales, et cela dans les « trois dimensions ». C'est ainsi que nos « **organes spatiaux** », accouplés à leurs réseaux nerveux respectifs, sont aptes à relayer dans tout le corps nos analyses dimensionnelles pour chacun des environnements sensoriels que nous expérimentons (*terre, atmosphère, héliosphère*), en permanence, et en trois dimensions !

2) Changer de repère... ou de position, par le mouvement.

Nous venons de comprendre que pour détecter une distance spatiale, tout organe corporel doit au préalable se dédoubler. Cela est vrai pour appréhender la distance entre deux points de son entourage, mais c'est également nécessaire pour que le corps puisse discerner son propre « changement de position » dans ce même environnement. Ce processus de dédoublement spatial du corps (*donc inévitablement sous forme d'une symétrie spatiale* – Cf. [article 10](#)), est en soi un acte de développement environnemental,... de « [scissiparité](#) » corporelle. En effet, par cette action de déploiement spatial, tout organe corporel devient « sur le champ » apte à une appréhension de l'espace qui l'entoure !

N'hésitons pas à vérifier cette propriété « binoculaire » de certains organes corporels, qui spontanément se dédoublent individuellement pour se déployer dans..., et de manière symétrique et collective pour déployer ensemble... leur « espace ». Ce processus est ainsi vérifiable pour nos organes sensoriels (*pour repérer et nous repérer*), mais également pour nos cellules biologiques (*pour s'approprier un espace,... et y être toléré*). En prolongeant cette

expression duale jusqu'à la vie spatiale elle-même, il serait également opportun de se rappeler comment notre Univers se déploie dès son premier instant (Cf. [article 1](#)).



. Grâce son articulation, le corps découvre la « vitesse » ! (Mobilité biologique et genèse des liaisons nerveuses).

Le développement spatial du corps sous forme de « dipôles organiques », dont l'aptitude spatiale rappelle celle du [dipôle moléculaire](#), permet donc une « appréhension de » et son « intégration dans » ses propres repères et distances... d'espace. Mais cet espace, quel qu'en soit la nature (*minérale, biologique, ..., sociale*), ne saurait exister sans une « activité spatiale » qui lui est propre. Pour cela, il est nécessaire que les corps qui le composent puissent « changer de position », « se déplacer » d'un point corporel... à un autre. Mais alors que sa bilatéralité lui procure une appréhension des distances, de nature transversale et donc « linéaire », il ne peut compter sur cette seule capacité duale pour se déplacer, au risque de ruiner aussitôt cette même primo-aptitude de mesure binoculaire.

C'est dans ce contexte très précis qu'une autre nature spatiale prend toute sa place, elle aussi duale, mais ignorant quant à elle la condition extracorporelle, transversale et linéaire. Cette catégorie spatiale est celle de l'orientation, de la giration intracorporelle pour laquelle le champ expérimental exclusif apparaît sous forme de cycles... temporels.

Nous y revoilà : « l'espace des durées » doit s'associer à « l'espace des distances » pour permettre le déplacement du corps, c'est-à-dire ses activités... spatiotemporelles !

Ainsi, tout corps capable de générer en soi des cycles possède cette aptitude à émettre ou capter des durées et, en devenant *bilatérien*, possède en plus celle de s'approprier les distances. Avec toutefois une restriction spatiotemporelle : durées (*donc fréquences*), et distances (*donc longueurs d'onde*), doivent entrer toutes deux dans le cadre spatiotemporel imposé par... la fonction sensorielle qu'utilise ce corps. Nous pouvons alors comprendre pourquoi « l'animal à tête mobile » peut domestiquer à la fois son environnement et son propre temps. Mais, bien plus important, en associant ces deux aptitudes sensorielles, simultanément transversale et rotationnelle, c'est-à-dire spatiale et temporelle, l'espèce animale a réussi biologiquement à capturer la « vitesse relative » des corps. Relative entre

deux animaux, ou entre un animal et son environnement, « son espace », ou encore « son atmosphère ». En effet, la fameuse relation différentielle « dr/dt » créée par Varignon en 1700, ou encore « $d\lambda.df$ » (cf. [article 10](#)), n'a pas été découverte par l'intellect humain. **La formulation « dr/dt » de la vitesse n'est qu'une pâle copie, car théorisée, de l'information spatiotemporelle vécue et délivrée par les fonctions sensorielles... animales !**

D'une façon générale, tout couple d'organes corporels de même nature, et associés via une articulation commune, détient cette aptitude intrinsèque à appréhender ou exprimer de la « vitesse ». Autrement dit, lorsque deux organes, ou deux membres d'une même entité corporelle sont reliés via une articulation partagée, alors ils peuvent ensemble absorber ou générer une dynamique... spatiotemporelle. Une fois encore nous vérifions que ni l'impeto d'Aristote, ni l'impetus de Galilée (Cf. [article 26](#)), ne sont réalistes dans la vraie vie. Seule une articulation corporelle d'espace et de temps permet cette aptitude spontanée d'interagir. Bien entendu, nous parlons ici de l'interaction du corps, individuel,



avec son environnement,... collectif. Là aussi nous pouvons vérifier à nouveau qu'**à la source de chaque dynamique corporelle, la fonction sensorielle, non inertielle, est toujours celle qui initie toute action ou réaction du corps... en expérience !**

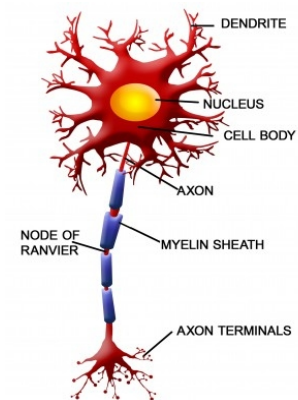
Rappel : les fameuses « interactions élémentaires » des physiciens sont des illustrations théoriques de véritables fonctions sensorielles concernant les... minéraux (Cf. [article 8](#)).

Le rôle fondamental des articulations corporelles étant exposé, examinons rapidement comment un corps complexe, comme celui de l'animal, arrive à coordonner divers types d'interactions physiologiques, puis mentales. Au préalable, comprenons que les articulations sont toujours adaptées aux capacités rotationnelles, mêmes inertielles, des organes associés à chaque dynamique corporelle. Regardons à titre d'exemple deux articulations préexistantes à la vie animale :

- Les atomes possèdent des articulations... électroniques, ce qui leur permet des interactions « électromagnétiques » de différentes natures, apparemment de type sensoriel, reconnues via leurs fréquences propres et longueurs d'onde émises.

- Les molécules biologiques, fortement influencées par leur atmosphère aqueuse, s'articulent souvent autour de [liaisons hydrogène](#) (λ de l'ordre du Å).

Notre corps animal a ainsi développé diverses « **articulations temps-espace** » (minérales et tissulaires, nerveuses et neuronales), en particulier pour gérer ses propres interactions spatiales (λ entre quelques microns et quelques mètres). Notre enseignement culturel voudrait que nos actes physiques soient initiés par nos choix, nos muscles puis nos membres articulés. Cette conviction vient malheureusement de notre croyance borgne en un seul espace extérieur. En réalité, nos actes se décident toujours à partir d'informations de nature sensorielle, internes ou externes, et se modulent aussi à partir de nos perceptions sensorielles. Toutes ces informations et perceptions interagissent dans notre corps via les circuits nerveux concernés, puis dispatchés via des serveurs neuronaux locaux (tels les ganglions), pour ensuite agir sur les tissus musculaires spontanément adaptés. Bien entendu les messages sensoriels, quels qu'ils soient, utilisent les [guides d'onde](#) nerveux que sont les [cellules de Schwann](#), elles-mêmes associées par l'entremise des articulations nerveuses que sont les nœuds de Ranvier. C'est ainsi que tout un ensemble d'articulations dynamiques de type « $\lambda.f$ » organise, via une synchronisation spatiotemporelle globale, une infinité de gestes inertiels et... interactifs.

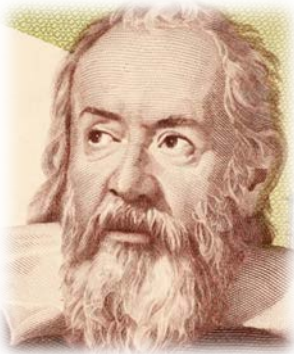


. Pour atteindre cette vitesse, le corps « s'accélère » ! (Quand la vitesse du corps émerge de son propre gradient).

Comme nous l'avons à plusieurs reprises évoqué, la dynamique corporelle est de nature inertielle, alors que ses impulsions sensorielles sont non inertielles. Par ailleurs, ces dernières se déploient au sein d'une impédance 2x3D de type « LC » (Cf. [article 15](#)), alors que le corps génère également, via sa résistance inertielle « R », un frein... à sa propre vitesse. Cette réponse NW Science au questionnement originel de Galilée confirme que l'inertie du corps impose à celui-ci de disposer d'une impulsion continue pour atteindre ou maintenir... sa propre vitesse. Alors, comment un corps, qu'il soit animal ou même moléculaire, voire atomique, peut-il atteindre par lui-même une quelconque vitesse, dite

« spatiale » ? Comprenons très concrètement, qu'au sens expérimental et vital du terme, **un corps de ne peut se mouvoir par lui-même à partir d'un unique espace extérieur.**

La raison en est très simple, mais de nature tout à fait fondamentale. Elle ne peut donc s'appréhender qu'en lâchant provisoirement nos apprentissages culturels, puis en nous réappropriant l'expérience « naturelle », pour ne pas dire « originelle ». Venons-en au « fait », dans le sens usité par la science moderne. Nous savons maintenant que toute vitesse corporelle est relative... au référentiel dans et avec lequel le corps interagit, qu'il s'agisse d'une action, ou d'une réaction. Depuis Galilée et son [principe de relativité](#), cet entendement apparaît évident pour tous. Nous savons également que l'environnement auquel le corps se réfère pour identifier des vitesses, la sienne en particulier, est une [référence inertielle](#). Cette compréhension primitive d'une relativité espace-temps, symbolisée par la notion officielle de « vitesse dr/dt » depuis 1700 (Cf. *ci-dessus*), utilise en fait un espace et un temps tous deux collectifs (*voire absolus*), qui ne sont donc en fait pas duaux, donc pas vraiment relatifs... mais connexes. Bien entendu, chacun de nous a adopté culturellement le temps de sa propre entité collective (*pour ne pas dire de son « corps collectif »*), mais nous pouvons à tout moment nous en dissocier pour nous réapproprier notre temps personnel, issu de nos propres rythmes sensoriels (*utilisés pour notre*



comportement, notre mental ou... notre imaginaire - nous y reviendrons au cours de la prochaine publication consacrée à la nature du temps). A partir de cette prise de conscience, et tenant compte du « fait » que la vitesse du corps, bien sûr de nature inertielle, doit alors prendre sa source « ailleurs », il devient donc nécessaire de chercher, puis comprendre « le processus caché » depuis Galilée et la mécanique moderne qui en a découlé !

Nous voici donc devant une énigme apparente, concrètement non résolue jusqu'à ce jour : la vitesse d'un corps provient de... ? En fait nous le savons, mais ne l'avions pas encore compris : pour atteindre une vitesse, quelle qu'en soit la valeur relative, le corps doit « accélérer ». Nous serions tentés d'affirmer que nous le savions, mais une telle affirmation serait naïve. Car en effet le corps peut accélérer sous deux types d'impulsion possibles :

- Ou extérieure, à partir d'un processus temporel apparemment induit par son environnement (*donc de « dt » collectif*). Celui-ci peut être issu d'une force, d'une frappe,
- Ou intérieure, à partir d'une induction de temporalité interne au corps, c'est-à-dire d'une fréquence qui lui est propre (*donc de « dt » individuel*). Cela est vrai pour une « action », mais également pour toute « réaction » corporelle.

Ce constat montre en fait qu'une accélération corporelle est pour l'essentiel une dynamique, relative, de source individuelle. Et malgré que ce processus officiellement « spatial » puisse être issu du dehors ou du dedans, il est toujours produit par une dualité espace-temps relative à l'intimité temporelle du corps. Au sens épistémologique du terme, il devient alors irréfutable que **« le temps », relatif à l'expérience corporelle, caractérise « l'univers intime » de chaque corps.**

Quelles sont les conséquences de ce constat ? A la source se pose une question de point de vue dynamique :

- Ou nous ne considérons que le temps de la cellule collective, c'est-à-dire le temps traditionnel. Dans ce cas seule une action extérieure au corps peut indirectement provoquer son accélération, mais cependant... via sa propre réaction.
- Ou nous considérons le temps intime au corps... concerné, et dans ce cas l'accélération, gradient de sa propre vitesse « observée » (*une vitesse de relativité collective*), est strictement relative à cette temporalité qui lui est propre. Nous pouvons ainsi vérifier que ce point de vue englobe in fine l'accélération active... ou réactive (*cas précédent*).

Nous comprenons donc que toute accélération corporelle observée est toujours issue d'un gradient temporel propre au corps en expérience. Ce constat est heureux, car sinon nous ne pourrions expliquer comment il peut atteindre... sa propre vitesse ! Nous pouvons alors conclure, provisoirement, de la façon suivante :

- La vitesse d'un corps observé est relative au repère inertiel choisi... pour cette observation. Dans notre culture nous avons choisi des atmosphères extérieures relatives à la Terre (*pour « faire » et théoriser*), ou au Soleil (*pour observer*). **La vitesse**

officielle s'est ainsi construite sur du temps collectif (celui d'un « ensemble corporel partagé »!).

- L'accélération corporelle est toujours relative au repérage inertiel du corps... par rapport lui-même. **L'accélération d'un corps est ainsi toujours une dérivée de son propre temps... individuel.**



Au-delà du fait que l'accélération, c'est-à-dire le principal processus dynamique des corps, n'ait pas été totalement comprise jusqu'à ce jour, il découle de ces conclusions qu'il n'est plus suffisant d'observer en 3D une expérience pour l'appréhender dans sa globalité. Plus précisément, il ne suffit plus pour l'observateur de savoir théoriser, il devient maintenant indispensable de vivre à partir de lui-même toute expérience dont il souhaite prendre conscience. D'autres aspects fondamentaux se confirment alors également :

- Pour toute science institutionnalisée, donc collective et traditionnelle, les corps n'exposent que des expériences partielles, voire en partie virtuelles. En effet, nous venons de vérifier que l'accélération d'un corps, et de facto sa vitesse, n'y utilisent que du « temps ordinaire », à savoir un temps théorique et social (*produit de l'intellect*), synchronisant toutes nos activités humaines,... y compris mentales ! Or, la mise en mouvement d'un corps nécessite la prise en compte simultanée d'un temps collectif (*terrestre, sociétal, ..*), associé avec le temps propre vécu par ce corps au cours de l'expérience étudiée.
- Toute expérience corporelle apparente, c'est-à-dire connue sous une « *observation monospatiale* » 3D, ne peut délivrer un processus expérimental « réel », c'est-à-dire de nature spatio-temporelle. Nous verrons dans la prochaine publication en quoi notre développement neurosensoriel a permis de nouvelles appréhensions plus conscientes, car duales... d'espace et de temps.
- Enfin, il ne peut exister d'expériences, scientifiques ou non, que sous forme thermocinétique (Cf. [article 7](#)). Nous verrons que seule cette nouvelle appréhension différenciée et relative des champs expérimentaux, entre le temps partagé et un temps individuel (*ou encore, entre l'espace 3D et un espace intime*), pourra permettre de comprendre mieux la véritable dynamique des corps.

. Un mouvement « relativement restreint »... par le sens qui l'appréhende !
 (Comment Einstein s'est restreint aux seules expériences... visuelles).

Une synthèse de ce qui vient d'être expliqué pourrait être :

- **la position** des points apparents, de nature corporelle ou corpusculaire, élabore collectivement un **repère inertiel absolu, extérieur, nommé « espace »**. Toute expérience animale permet d'en « voir », à chaque instant.
- **la vitesse** d'un point, d'un corps, reste fondamentalement relative à cet espace inertiel, collectif. Elle permet au corps de passer d'un point à un autre de l'espace collectif, c'est-à-dire de **franchir une « distance parcourue » durant une « durée déterminée »... collectivement !**
- **l'accélération** d'un corps émerge via un gradient de vitesse relatif à son propre espace intime de fréquences propres, ou encore... relative à son propre « espace temporel ». Ainsi, l'accélération permet au corps de **modifier sa propre vitesse via une durée qu'il transforme... par lui-même !**

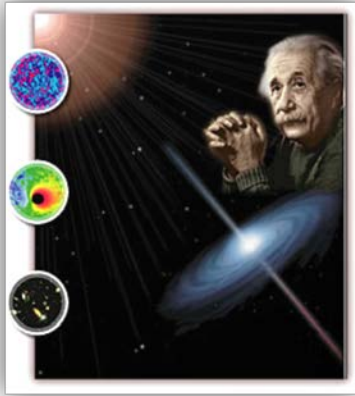
Maintenant, prenons un peu plus de recul encore : de quoi sont essentiellement constituées toutes ces dynamiques spatiales, c'est-à-dire toutes les cinétiques ? Dans les faits observés en 3D, quotidiens et/ou scientifiques, elles s'appuient sur l'accélération des



corps expérimentés. Ainsi, le processus « accélération » est le moteur corporel de toute expérience spatiale. Sachant que le carburant de ce moteur « émerge », « dérive » d'un temps vécu, par essence corporel, nous pouvons ainsi vérifier que **« toute dynamique corporelle observée dans l'espace se construit sur du temps... individuel »**.

Au cours de la synthèse ci-dessus le sens visuel a été privilégié, comme nous en avons pris l'habitude culturellement. Cette habitude s'est effectivement engravée chez Homo sapiens, également encouragée par la science instituée. Mais en réalité toute « interaction sensorielle » permet ces constats sur les étroites intrications spatiales du point, de la vitesse, de l'accélération (et donc sur la nature individuelle du « temps » !). Effectivement, même en nous limitant à nos cinq sens officiels, nous pouvons vérifier que chacun d'entre eux permet de déterminer « position, vitesse et accélération » corporelles. Il est donc

important de comprendre ici que le choix du référentiel inertiel est essentiel, car il définit à la fois « l'espace » expérimental, mais aussi une « temporalité collective », compatible avec les vitesses qu'on pourra y mesurer. Mais bien en amont de ce référentiel collectif et inerte, il est encore plus essentiel de comprendre que **la « temporalité individuelle » du corps détermine ses accélérations, et in fine toutes... ses interactions !**



Très concrètement, La science officielle, soutenue par les théories spatiales de Galilée, Einstein, et bien d'autres, a souffert d'une véritable confusion des sens utilisés pour chacune de leurs expériences (Cf. [édito 12-2012](#)), via la fusion des référentiels spatiaux et temporels... pourtant de natures duales et distinctes. Prenons par exemple la notion de relativité de conception galiléenne, ou einsteinienne : les théories qui en découlent confondent l'appréhension « physique », d'interaction sensorielle kinesthésique, avec l'interaction visuelle. Bien entendu, « l'erreur de mesure spatiale » peut se révéler infime, eu égard à la célérité en milieu haptique, « négligeable » face à celle du milieu visuel (Cf. [article 4](#)). Comment remédier alors à ces erreurs historiques ? Cela est en fait assez simple, car il suffit de reprendre chacune des expériences corporelles, de repérage inerte, de relativité spatiale, ou d'accélération spatiotemporelle, au travers d'une seule fonction sensorielle. Ainsi, par exemple, l'expérience spatiale strictement « manuelle » vérifie que :

- le repérage inertiel du corps est constitué de la communauté des corps et corpuscules physiques « touchables ».
- la vitesse d'un corps est relative à celles de la communauté des autres corps et corpuscules physiques. Cette relativité est linéaire et réciproque entre corps. Elle impose alors des distances et durées communes, donc un « temps synchronisé », partagé.
- l'accélération d'un corps doit puiser dans ce corps une variation de « fréquence physique », donc de rythme physiologique. Elle génère ainsi de facto des durées individuelles, déterminant pour le corps un champ intime qui lui est propre, dont la nature est giratoire et temporelle.

La même analyse peut avoir lieu, fonction sensorielle par fonction sensorielle. Et ainsi, très concrètement, nous pourrions vérifier que pour Homo sapiens toute expérience, physique, pensée, ou observée, résulte de trois expériences spatiotemporelles de niveaux sensoriels distincts. Et donc que leurs éventuelles formulations théoriques doivent tenir compte d'espaces distincts, donc de célérités bien différentes, ainsi que de niveaux fréquentiels étrangers les uns aux autres.

A toute fins utiles, nous pouvons également affirmer que le rejet de la notion « d'éther » par Albert Einstein fut une erreur de réalisme expérimental, car la relativité cinétique est inhérente au milieu choisi pour appréhender l'interaction, qu'elle soit ondulatoire ou corporelle. L'éther d'une interaction physique est de nature minérale, voire biologique, alors que celui d'une observation « visuelle » est par essence héliosphérique !

3) Et si « l'espace » n'existait pas... ?

Il y a deux ans déjà [Carlo Rovelli](#) nous interpellait par son « [Et si le temps n'existait pas ?](#) », et lui avons alors consacré un article complet. Aujourd'hui l'esprit NWScience, toujours aussi subversif, nous apostrophe sur cette conviction culturelle, absolue, que « l'espace » est bien réel. Or, depuis l'époque d'Aristote jusque 1905, tous les scientifiques de renom se sont cassés les dents sur leur intuition spatiale de [l'éther](#). Puis Einstein, abusant de cette lacune culturelle... mais *collectivement scientifique*, réussit à fasciner en postulant que l'éther n'exista point ! C'est ainsi que « sa » [relativité restreinte](#), adossée à « son » second postulat d'une célérité universelle, réussit malheureusement à prendre le pas sur des concepts antérieurs en fait plus réalistes, tels que l'effet Doppler, [l'effet Doppler-Fizeau](#) ou la [transformation de Lorentz](#), lesquels concernaient de l'onde acoustique, puis visuelle ou électromagnétique au sens large. En effet, NWScience a préalablement exposé que *les espaces d'interaction apparents, les « champs », ou « éthers dynamiques », s'appréhendent et sont encadrés par des fonctions de nature sensorielle* (au sens large également). Par ailleurs, la cinétique relative d'un corps doit tenir compte de l'inertie corporelle qui lui est propre, donc de



l'impédance interactive qui la concerne (Cf. *rappel p.12*). Enfin, toute célérité ondulatoire, apparente, délimite spatialement l'horizon dynamique d'une seule fonction sensorielle... via une **relation dynamique espace/temps** « $\lambda.f=2\pi$ », universelle (Cf. [article 8](#)). C'est-à-dire que tout horizon encadre les ondes relatives à chaque « éther » sensoriel, à chaque « univers » spatial considéré pour... le corps en expérience. Ces éléments rappellent à nouveau que la relativité d'Einstein appliquée aux seuls corps physiques n'est que le produit d'une visualisation... qui cependant nous a permis de nous interroger sur la nature du temps ! Cette croyance religieuse en une « relativité visuelle de réalités pourtant physiques » étant rappelée, allons maintenant vérifier si notre notion culturelle de l'espace est plus réaliste... que celle du temps des physiciens !

A noter que la suite fera particulièrement appel aux développements de la publication 14 « [Vers notre liberté de pensée ?](#) ». Pour cela, nous en recommandons une lecture préalable.

. **Quand la « situation réelle » se révèle... éphémère !** (*Interaction sensorielle et limites spatiales de la « réalité présente »*).



Comme nous l'indiquions en introduction, le **doute hyperbolique** de René Descartes a offert à la science une opportunité extraordinaire de progrès... sous l'incontournable obligation de l'appliquer à soi-même (ce que Descartes ne fit point !). Ce religieux très curieux avait bien compris dans sa 2^{ème} **méditation** que **ce ne sont pas nos sens qui nous trompent, mais le diagnostic déduit des informations que nous avons perçues !** Or, sur quoi se fondent la majorité des observations dites « scientifiques », puis leur retranscription, et enfin leur enseignement ? Sur des schémas, des figures, au mieux des fonctions d'espace-temps 4D. En effet, la « réalité » du scientifique cartésien, physicien ou biologiste (ou même mathématicien), se suffit d'un pseudo-espace qui serait perçu simultanément par nos cinq sens officiels. Voire même seulement d'un multi-espace où l'on pourrait voir (pour capter l'information lumineuse), entendre (le son de nos paroles ou pensées), et où le toucher témoignerait d'une « réalité physique »... de l'expérience dont il est question (Cf [Article 6](#)). Mais dans cette réalité expérimentale, c'est-à-dire celle enseignée de longue date par notre culture, l'espace expérimental reste

toujours inerte (il est même « le » repère inertiel), exclusivement extérieur au corps étudié (également externe à l'observateur). Il est statique, figé... tel un absolu culturel, religieusement doctrinal. Or, les lieux expérimentaux, **les « espaces » sont en soi des repères d'inerties relatives... aux fonctions sensorielles permettant d'en capter les interactions !**

Ainsi, alors que seule une « intuition scientifique » de l'espace expérimental a régné jusqu'à ce jour dans nos repères culturels, « la » science officielle a malgré tout figé dans un même marbre spatial **« le fait »** (physico-tactile), **« la théorie »** (mentalo-acoustique), et **« l'observation »** (acte visuel). Bien entendu, nous avons déjà compris que ces « trois mamelles expérimentales de la science » ne se pratiquent pas dans le même éther, dans le même espace sensoriel, mais il y a encore plus problématique : une expérience validée par actions « au présent » du toucher, de l'ouïe et de la vue, ne peut concerner pour l'expérimentateur qu'une « situation », un « état » figé au travers d'une mémoire tactile (physiologique), une autre audio (psychologique), et une troisième visuelle (création d'une trace, ... type « photographique »). Que signifie alors cet « état » des lieux ? Que la science traditionnelle, c'est-à-dire celle de Descartes, de Newton ou Darwin, s'est limitée à des constats expérimentaux figés dans des présents uniques... et un espace monolithique. Exprimé encore autrement : **La science historique, celle qui a prévalu jusqu'au début du 20^{ème} siècle, est restée une science de l'empirisme,... qui domine encore largement dans notre science actuelle, technologique !**

Enfin, si nous revenons à la **« boucle des trois i »** exposée au cours de l'article 14 - **Intention, Initiative, Interaction** -, nous pouvons ainsi vérifier quelles sont les implications d'un expérimentateur n'incluant que du présent factuel dans son expérience. Au préalable, rappelons-nous également que chacune de ses fonctions sensorielles, grâce à leur binocularité (voir 1^{ère} partie), est à même de situer en permanence deux points, c'est-à-dire de discerner des distances spatiales au sein de chaque éther sensoriel concerné. Cela



nous informe ainsi sur l'implication de tout expérimentateur se limitant à de simples « faits », « dans l'instant » (empirique), et **utilisant son unique mental reptilien** (mental comportemental) pour expérimenter un

objet qui lui est accessible. Suivant la tri-expérience suivante :

- Au sens haptique, il tente de saisir l'objet / en fait une estimation / se l'approprie,
- Au niveau audio et visuel, il essaie de suivre le « corps étranger » / le situer / l'entendre ou le voir. Mais il ne peut ni « prendre une initiative » (*acte mental*), ni anticiper le déplacement de ce corps (*acte imaginaire*).

Notons au passage que dans ce type d'expérience, reptilienne et empirique, la « durée » expérimentée n'existe pas. Seule l'orientation, la direction, le « cap reptilien » à atteindre reste le même, toujours,... au fil des générations d'expériences : totalement individualiste et linéaire, il assure au présent la seule survie de « l'espèce »... expérimentatrice !

. L'expérience d'une vitesse... rarement consciente ! (*Adaptation sensorielle et relativité restreinte... à notre temps culturel*).

Le contexte reptilien de l'expérimentateur, exposé ci-dessus, est certes fondateur et nécessaire pour qu'il puisse mener son expérience (*de vie physique*). Cependant, celui-ci a évolué depuis le stade reptilien pour encore optimiser ses propres capacités de survie (« *par nature* » reptilienne), en développant également les mêmes expériences... en tant qu'animal collectif. Autrement dit, son mental limbique semble maintenant co-piloter ses opérations quotidiennes. Il a ainsi simultanément intégré la notion commune du temps, devenue depuis un héritage culturel. Cette préhension d'un temps commun (« *comme un seul homme* »), ou encore de la « **flèche du temps** », et en fait directement la conséquence de la capacité sensorielle du corps physique à se dissocier, ou encore à « **dualiser** » sa dynamique externe, apparente, avec sa dynamique intérieure, intime. Nos fonctions sensorielles ont ainsi développé cette aptitude à « **différencier de l'espace et du temps** », c'est-à-dire à tenir compte autant des « autres » que de « soi ». Cette évolution sociale a été elle-même associée à l'émergence limbique du système nerveux animal,... laquelle est directement liée à l'appivoisement, puis à la maîtrise, de sons et de langages. Notons que c'est cette notion collective du temps partagé qui a permis à Galilée de concevoir pour la première fois la relativité spatiale des corps en mouvement,... ce qui a suggéré à ses successeurs la définition actuelle de la vitesse (*premier calcul « différentiel »*). Ce qui est



également remarquable, c'est qu'à cette même époque la notion de température a vu le jour (Cf. [article 22](#))! Nous reviendrons sur cette remarque importante au cours de la prochaine publication.

Cette évolution limbique de la démarche expérimentale (*et donc scientifique*), par essence collective, a ainsi permis **d'associer l'empirisme physique de toute expérience** (*processus individuel et reptilien, de transmission génétique*), **à sa théorisation mentalisée**. Un processus cette fois-ci **collectif** et culturel, transmis par « éducation »! Cette association physico-mentale, **« empirique - théorique »**, représente en soi le fameux **dualisme corps-esprit** intellectualisé depuis Descartes (17^{ème} siècle). Resitué dans le cadre de notre boucle cybernétique **« Intention, Initiative, Interaction »**, l'expérimentateur peut ainsi gérer physiquement et mentalement ses expériences suivant la tri-expérience suivante :

- Au sens haptique, il sélectionne / manipule / mesure le corps étudié,
- Au niveau sonore, il réfléchit / écoute / expose des théories sur le « fait » relevé,
- Au niveau visuel, suivant un protocole fixé culturellement, il mesure les évolutions / regarde le corps / compare l'évolution à celle des expériences antérieures. Mais il ne peut ni « prendre d'initiative nouvelle » (*acte créatif*), ni anticiper de possibles voire probables évolutions (*acte imaginaire – officiellement « simulation probabiliste »*).



Dans ce type d'expérience dominée par le physique et de la mémoire culturelle, c'est-à-dire par un mental *reptilo-limbique*, la notion de durée, d'obédience collective, génère systématiquement une connaissance et une reconnaissance du fait passé. Dans un tel contexte culturel, qui est encore le nôtre en ce début de 21^{ème} siècle, l'orientation mentale de l'expérimentateur s'effectue essentiellement vers « le passé »... collectif. C'est-à-dire que « l'histoire » domine la quasi-totalité des initiatives scientifiques : **par ce processus, conservateur mais suicidaire, la science officielle permet au mieux la survie de son espèce... culturelle !**

Nous avons compris précédemment que l'expérience reptilienne, menée par le « fait empirique » (*physiologique*), ne permet aucun « **changement de situation** ». Maintenant nous comprenons également que le « fait théorique testé »,... empiriquement, reste cloisonné psychologiquement entre passé collectif et présent commun, **incompatible**

avec un éventuel « **changement d'orientation** ». Dans ce contexte culturel institué, l'expérimentateur ne cherche pas à prendre conscience de sa propre situation spatiale (du moment), ni de sa propre vitesse dans l'espace... de son expérience ! Alors, comment pourrait-il initier par lui-même de nouvelles expériences, comment pourrait-il modifier sa position et sa vitesse, et donc gérer sa propre inertie au sein de tel ou tel environnement ?

. Une « conscience sensorielle » pour moduler nos actions spatiales ? (résistances du corps et adaptation d'impédance).

Nous venons de voir que l'expérience reptilienne, toujours empirique, **ne voit que** par son physique du « moment présent » (*par ex. son œil*). L'expérience culturelle quant à elle **ne regarde qu'en** direction de mémoires... qu'elle a déjà intégrées. Alors comment un corps, comment l'expérimentateur que nous sommes, peut-il initier une dynamique distincte de celles imprimées par sa propre culture ? L'action d'un corps, c'est-à-dire une suite de ses interactions, est en fait l'expression spatiale, pour ne pas dire culturelle (*observée*), de sa véritable « réaction vécue » dans l'environnement qu'il perçoit. Autrement dit, **l'action du corps représente en soi une expression collective de sa réaction intime, relativement à un repère inertiel déterminé par... sa propre observation**. Ainsi, pour pouvoir mener ses propres actions (*et réactions*), l'expérimentateur doit se situer au cœur de son expérience, et également en devenir l'observateur. Ce constat montre que seul le corps apte à générer une « *intention, initiative et Interaction* » au même niveau sensoriel développe une « conscience sensorielle ». **Une « conscience » à la fois de son intention, de son initiative, et de son interaction !**

Mais alors, comment l'expérimentateur conscient physiquement, ou mentalement, ou en imaginaire (« *intuitivement* »), peut-il arriver à moduler sa propre dynamique spatiale, c'est-



à-dire à accélérer ou décélérer, pour ne pas dire « gérer sa propre inertie corporelle » et donc « vivre »... ses propres expériences ? Nous avons compris il y a peu que chaque **relation sensorielle espace/temps « $\lambda.f=2\pi$ »** correspond en fait à un « éther », une atmosphère qui lui est propre. Or,

chaque milieu spatial possède une densité de matière qui lui est spécifique, et cette densité atmosphérique définit une célérité « C »... relative à ce milieu. Cette relativité de densité inertielle entre deux atmosphères imbriquées permet à l'expérimentateur de **faire interagir « au même instant » deux inerties « différenciées » de son propre corps, et ainsi générer un différentiel cinétique. C'est-à-dire une accélération... temporelle !** (relative à son propre temps – Cf. p.15). Ce nouveau regard sur la gestion sensorielle de l'inertie animale est fon-da-mental. Il nous permet de comprendre que le corps animal, multi-sensoriel, peut spontanément gérer à volonté sa propre dynamique, par nature multi-inertielle. Notons cependant que la « volonté » animale n'est pas le terme le plus adapté : il s'agit simplement pour lui d'une **coordination, dans l'instant vécu, entre « intention (mémorielle), initiative (sensorielle) et interaction (matérielle) »** - (Cf. [Art. 14](#), p.21).

Enfin, comprenons bien de quoi il s'agit quand nous évoquons « l'acte conscient » d'un animal. Par une différenciation active deux niveaux sensoriels concernés par cet acte en question, le corps différencie instantanément les niveaux inertiels, ce qui provoque en lui un différentiel dynamique. **Ce différentiel d'inertie active, perçu dans un des deux « espaces matérialisés », prend la forme d'une variation cinétique.** Cette capacité sensorielle à « surfer sur les variations inertielles » fournit ainsi au corps animal son aptitude à se mouvoir, apparemment librement, entre deux atmosphères liées à son évolution « darwinienne ». Vérifions par exemple que l'humain a développé cette aptitude créatrice à surfer entre pensée (*par l'écoute*) et imaginaire (*par visualisation*) - cf. [art. 14- p. 24](#), et ceci par simple différentiel d'inertie active... entre l'air et l'héliosphère : il se « balade » sans difficulté entre pensée, découverte et discernement, sauf... interdit culturel intégré préalablement !

A partir de ce premier constat, majoritairement spatial, nous vous proposerons dans notre prochaine publication, plus consacrée aux activités temporelles du corps humain, de larges illustrations de nos capacités à développer, ou à appauvrir, « la vie ».

